

Souvenirs clodoaldiens

Paul-Louis Laurent (1973)

Quatre belles années

Première approche de Saint-Cloud, de son internat rue Pozzo di Borgo, de l'École dans le parc près du tunnel et de ses petites salles vétustes au dernier étage, en juin 1973, pour le jeune Dunkerquois de 18 ans et demi, venant de sa prépa provinciale (Faidherbe-Lille), tout comblé déjà d'être admissible et de pouvoir bénéficier de ce fait des IPES, qui vient passer les oraux du concours et qui en profite pour découvrir un peu plus Paris, puis tout surpris et heureux d'apprendre qu'il a réussi le concours alors qu'il n'y croyait plus, s'étant planté dans l'épreuve orale de français - programme.

Puis démarrage de la première année d'École, par un magnifique voyage d'automne en Bourgogne, voyage d'intégration et d'étude tout à fait imprévu, avec découverte de ses camarades de promotion (dont l'un, Marseillais bon teint capable de raconter les moindres détails de la bataille de Bouvines, que les anciens charrient), mais aussi des élèves des promotions précédentes (dont certains déjà, très sûrs d'eux et fort préoccupés de miser sur le « bon cheval » pour une carrière universitaire future, ce qui faisait s'écarquiller les yeux étonnés du bizuth que j'étais, surpris par ce genre de discours d'agrégatifs !), avec des assistants passionnants qui nous demandaient de les tutoyer malgré la différence d'âge, ce qui ne fut pas facile à faire au départ, mais ce qui changeait fortement les rapports avec eux, tout en créant un solide esprit de corps.

D'autres beaux voyages d'étude suivront : dans les Pyrénées orientales, organisé par les géographes de 2^e année, en Dalmatie-Croatie-Venise à la rentrée 1974, puis dans le Languedoc au printemps 1975 avec Fontenay, où les bizuths gastronomes me firent découvrir le restaurant étoilé des frères Runel à Montpellier ; à Vienne en septembre 1975, juste avant de s'engager dans l'épreuve de fond de l'agrég, avec le souvenir d'un retour nocturne de Grinzing, où j'ai dû raccompagner à l'hôtel mes camarades de promotion futurs agrégatifs ayant un peu abusé des chopes de vin primeur blanc dans les Heurigen, dont l'allemand était devenu brusquement fluide et qui chantaient à tue-tête le long du Ring, avec sur le trottoir d'en face, des bizuths un peu « coincés » qui roulaient des yeux effarés ; puis en Sicile, avec Fontenay en début de 4^e année, en Champagne, et enfin, autre voyage autogéré de printemps, plutôt géographique, en pays grenoblois .

1973-1974 : une première année de licence, à cheval entre Nanterre (université vers laquelle les provinciaux étaient automatiquement orientés, contrairement à ceux qui avaient fait leur prépa dans des lycées parisiens, avec 8 unités de valeur à passer contre 4 dans

d'autres facs parisiennes !!!) et les cours à l'ENS au rythme des volutes de fumée aux effets soporifiques sortant de la pipe de Pierre Lévêque, le lundi après-midi, et de son cours au cheminement très lent sur les « déesses mères » ; avec des amitiés qui se nouent entre internes de la résidence, pour la plupart provinciaux comme moi ; avec aussi, après deux années intenses de prépa, la découverte, grâce au Ciné-club de l'École, de grands classiques du cinéma comme « L'Aveu » ou « Quand passent les cigognes » ou « les Vitelloni » ; et ce, au sein d'une promo de douze historiens-géographes, plutôt contestataire par rapport aux précédentes, à l'initiative de certains venant des prépas parisiennes, à un moment où allaient paraître deux petits brûlots en 1976 : « Du passé faisons table rase » de Jean Chesneaux, et surtout « La Géographie, ça sert d'abord à faire la guerre », d'Yves Lacoste, futur père de la géopolitique française.

Une année de maîtrise, ensuite, entre archives dunkerquoises pour le moderniste que j'étais en train de devenir et Saint-Cloud, année de dispersion des troupes, contentes de se retrouver à la rentrée 1975 pour s'atteler à la préparation de l'agrégation, avec le groupe des « internes jadis nanterrois » qui prirent le relais des mains de l'équipe précédente afin de perpétuer la gestion du bel outil si précieux de la polycopie des cours d'agrégé de toutes les universités de Paris et des comptes rendus de lectures. Une année où l'agrégatif pouvait enfin bénéficier d'une chambre individuelle au sein de la résidence ; une année d'intense labeur avec, chaque vendredi, une journée non-stop d'histoire médiévale, par notre cher Biget, arrivé d'Albi par le train de nuit, avec aux pauses, de petites et plaisantes séances d'imitation du « maître » mais aussi des élèves présents, par l'un des spécialistes en la matière de notre promotion. Enfin, durant le très chaud été 1976, longue et interminable période de préparation des oraux, puis de passage des oraux, espacés les uns des autres d'une semaine pour les cloutiers, de la mi-mai au 20 juillet... Avec des repas plus nombreux chez Ali, restaurant le plus proche, en contrebas de la gare de Saint-Cloud, des soirées interminables de jeux de société, pour tromper l'attente.

Enfin, une « quatrième année », bienvenue après les années de travail forcené, avec une nouvelle dispersion des troupes et avec de nouveaux périples, « privés » cette fois, de découverte de la France (Normandie, Anjou, Nord), et de la Toscane : un privilège inestimable d'année « sabbatique », avant même l'entrée dans la vie active ou avant le service militaire, avec poursuite, sans trop de conviction pour ma part, de recherches. Mais notre promotion se divisait désormais de plus en plus clairement, dans un contexte, il est vrai, d'horizons particulièrement bouchés côté enseignement dans le supérieur à la sortie de l'École ou à brève échéance, et de perspectives quasiment programmées d'enseignement en CES ou en lycée en Lorraine et dans le Nord à la sortie de l'École - une perspective de « retour au pays » qui ne m'inquiétait pas, mais j'étais bien le seul ! - entre vrais chercheurs se lançant malgré tout dans leurs recherches, agrégés préparant de plus en plus l'ENA pour échapper aux brumes nordiques et à l'enseignement... et « pédagogues » dont je faisais partie, soucieux de se préparer au mieux à leur futur métier en collège ou en lycée, qui organisaient le week-end dans la salle des fêtes de la résidence des rencontres pédagogiques avec les anciens des dix promotions précédentes qui enseignaient déjà, pour qu'ils nous fassent part de leurs premières expériences et que nous puissions en tirer d'utiles leçons.

Que retenir de ces quatre belles années, en prenant du recul, 44 ans après avoir quitté notre École qui n'est plus « Saint-Cloud », et à l'âge de la retraite désormais ?

D'abord, le dévouement de nos assistants de l'époque, qui, plus de quarante ans après, suscite toujours en moi un fort sentiment de reconnaissance, tant ils ont été des modèles pour moi : Jean-Louis Biget, si cordial et débonnaire, aux cours si encyclopédiques et riches, qui a sacrifié sa carrière universitaire pour préparer au mieux à l'agrég de si nombreuses promotions. Jean-Claude Hervé, plus discret mais si serviable et dévoué. Gérard Hugonie, capable de se remettre en question face à la contestation des néo-géographes lacostiens, bourré d'idées, à la lucidité corrosive et si fidèle à lui-même, si intéressé par la pédagogie et rare exemple de quelqu'un qui aura enseigné sa matière à tous les niveaux, du CES à l'Université et dans les IUFM, avant de devenir IPR, jugé cependant « trop bon » pour intégrer l'Inspection générale qu'il aurait pu influencer avantageusement. Jean-Claude Buissette, si « classe », concis et tellement efficace pour nous préparer à l'épreuve de commentaire de cartes de l'agrég.

Ensuite, de solides et fidèles amitiés qui ont perduré au fil des années, même si nous ne nous voyons plus trop. Des personnalités marquantes, certaines intellectuellement (Bernard Perriaux, passionné d'Afrique et de pédagogie), toutes très chaleureuses : Jean-Loup Abbé, Gilbert Gély, Jean-Pierre Arroucau, Pierre Alliod. Un simple coup de fil chaque année et l'impression de ne pas s'être quittés et de pouvoir poursuivre la conversation à l'endroit où nous l'avions laissée. Amitiés aussi avec un auditeur libre, devenu le premier agrégé de géographie malgache, Hervé Rakoto Ramiarantsoa, décédé aujourd'hui, que plusieurs cloutiers invitèrent chez eux pour qu'il découvre nos régions françaises et qui me reçut chez lui à Tananarive en 1985.

La conscience, en ayant pu intégrer Saint Cloud, d'avoir été quelque part un privilégié (salaire deux ans seulement après le bac, si utile pour la poursuite des études puis pour le calcul de la retraite, prise ainsi à soixante ans et demi ; excellente préparation à l'agrég permettant réussite rapide et bon classement ; 4^e année d'École, quasi « sabbatique », si agréable, qui permet de prendre un peu de recul; accès peut-être facilité ensuite à l'enseignement en classes prépas en tant qu'ancien normalien), un peu chanceux – *la réussite au concours tient parfois à si peu de choses !* Mais ces privilèges ont développé chez moi, en tant qu'enseignant, une haute conscience de mes devoirs, nouveau « hussard noir de la République » qui prolongeait la tradition familiale d'enseignants dans le primaire avec l'impératif de toujours être digne de cet « élitisme républicain » auquel je dois tant.

Enfin, ce séjour clodoaldien, pour le très jeune provincial un peu timide et naïf que j'étais en arrivant, qui allait de découverte en découverte en se confrontant aux autres et en découvrant la vraie vie, m'a donné peu à peu une confiance en moi qui sinon m'aurait peut-être manqué par la suite. Elle a généré :

* Une confirmation de ma vocation d'enseignant tout autant historien que géographe, curieux de tout et amoureux des synthèses bien plus que des thèses, tout à fait capable d'enseigner sans complexe à un haut niveau... mais aussi de faire le gros dos et de la résistance face aux si

nombreuses réformes qui ont peu à peu démolies l'enseignement en France, en particulier en histoire-géographie en primaire, collège et lycée, afin de tenter de maintenir un enseignement de qualité quant à ses contenus et quant à ses exigences, apprécié par des générations d'élèves puis d'étudiants.

** Un solide « blindage » à vie face aux beaux parleurs aux discours creux et mal construits faute de travail suffisant, qui pratiquent l'esbrouffe dans une « civilisation du bluff », en cherchant à vous impressionner, espèce de plus en plus nombreuse que je détecte au quart de tour.

*** Une grande prudence par rapport aux discours politiques enflammés et excessifs des temps de jeunesse, pour certains qui pratiquaient à l'époque un pesant « terrorisme intellectuel » vis-à-vis des « réformistes » (... quitte à rétro pédaler dans le sens totalement opposé, l'âge aidant ou par ambition, ce qui me fait souvent bien sourire aujourd'hui !).

**** Enfin, une méfiance certaine par rapport au carriérisme de certains qui n'ont vu dans leur séjour à l'École qu'un simple et utile tremplin vers d'autres horizons estimés plus flatteurs, au moins en apparence, ou qu'une distinction supplémentaire à inscrire sur leur carte de visite, perdant de vue la vocation primitive de notre ENS : former des enseignants de qualité passionnants et marquants tout au long de leur carrière, capables à leur tour de passer le relais en en formant d'autres !

Paul-Louis Laurent

Né en novembre 1954, originaire de Dunkerque ; classes prépas « Cloud » au lycée Faidherbe de Lille (1971-1973) ; ENS Saint-Cloud de 1973 à 1977, agrégation d'histoire 1976. Professeur au lycée Jean Bart à Dunkerque de 1978 à 1990, puis en classes préparatoires HEC de 1990 à 2015, d'abord à Dunkerque, puis au lycée Faidherbe de Lille depuis 2004. Vit depuis 2004 à Lille. Formateur en histoire pour l'agrég interne dans l'académie de Lille. Depuis sa sortie de Saint-Cloud, les grands voyages dans le monde entier et leurs vastes horizons l'ont emporté sur la recherche dans les archives, très vite abandonnée. Depuis 2015, une retraite très active et une « seconde carrière », comme co-responsable national d'une association chrétienne dont il était membre actif quasiment depuis sa sortie de Saint Cloud.

